JULES BRETON 1827–1906

Le pardon

Poème

A la mémoire de Théophile Gautier.

I

La route que le rocher perce
De la côte entaille le flanc
Dans une éblouissante averse
De soleil sur le sable blanc.

La fine poussière qui vole,
Çà et là tourne en tourbillon,
Et la cendre grise désole
Les houx aux fruits de vermillon.

Aux troncs des arbrisseaux s’enlacent
Partout d’amoureux sauvageons,
Et les chèvrefeuilles embrassent
Les bouquets d’or des verts ajoncs.

Sous la ronce étouffe le câpre;
Au ciel aspire un cyprès noir;
Là s’ouvre dans le granit âpre,
Immense coupe, un frais lavoir.

La source en sort, et puis s’élance
Dans le vallon qui rit en bas,
A l’ombre où dort un vert intense
Que le soleil ne connait pas.

Derrière, devant, en silence,
Cheminent des groupes nombreux;
Le lourd chariot se balance
En se heurtant au sol pierreux.

Les bragou-braz, les vestes bleues
Chevauchent, et les cheveux longs
Luttent avec les longues queues
Tombant des petits étalons.

Et sous les hardes des dimanches,
Où brillent les galons d'argent,
Les femmes vont, tenant des branches,
Inclinant le front et songeant.

Elles ont les mitres brillantes
Aux fonds d'or, de tulles ornés,
Les coiffes aux barbes volantes,
Les cornettes de Douarnenez.

Et plus loin s'enfoncent les landes,
Comme un océan de fleurs d'or;
Puis les troupeaux en sombres bandes,
C'est jaune et noir, et jaune encor;

Tandis que, par faveur insigne,
Pour encadrer ce tableau pur,
La mer au fond trace une ligne
D'un immobile et tendre azur.

II

La cloche qui tinte à pleine volée
Va porter l'éveil, sous les bois ombreux,
Aux manoirs peuplant la sombre vallée;
Sur la dune au loin, l'église isolée
Apparaît au bout d'un long chemin creux.

La foule déjà sous la voûte obscure
Enfonce ses flots tout bariolés;
Et les jupons bruns près de la verdure,
Les bonnets joyeux, les vestes de bure,
Se perdent dans l'ombre aux branches mêlés.

On entend parfois, note fugitive,
Un chant qui s'élève et s'éteint, dolent,
Puis s'élève encor : complainte naïve
Qui du fond des ans jusqu'à nous arrive,
Misère qui geint en son rythme lent.

Le chemin descend sous l'arc de ramures
Où l'ombre dévore, avec les reflets,
Les rayons filtrant par les ouvertures,
Et, dans le velours des taches obscures,
Dansant plus joyeux que des feux follets.

Accords de tons sourds et de notes franches,
Intensité noire, éclats embrasés;
Du ciel tamisé mille étoiles blanches,
Lueurs de saphir et d'or sur les branches,
Nuit, éclairs, azur, tout entre-croisés.

Au bord du chemin, un calvaire étrange,
Dans le dur granit pauvrement taillé,
Étend ses bras morts à côté d'un ange.
Mais le rideau s'ouvre et le décor change :
Voici le pardon immense, émaillé.

III

Le regard, tout à coup, plonge dans cette foule
Innombrable, qu'agite un mouvement de houle,
Et qui berce, ondoyants en son flux et reflux,
Des costumes anciens et des dos chevelus;
Dans un monde touffu, dont les splendeurs agrestes,
Ruissellent au soleil; où brusquement les gestes

Font remuer des noirs et d'intenses couleurs,
Sur l'espace infini dont les fauves pâleurs
Vont s'azurer au loin en transparentes zones ;
Où parmi l'ajonc d'or brillent des coiffes jaunes
Et des rouges errants ainsi que des pavots
Qu'entraînerait le vent rapide; où des chevaux
Auprès des chariots, paissent entre les tentes
Qui dressent dans le camp leurs toiles éclatantes,
Et dans leur blancheur vive ouvrent des trous obscurs ;
Tandis que, par endroits, immobiles et durs,
Des rochers écroulés, formidables décombres,
Hérissent le désert de leurs blocs lourds et sombres;
Et la flèche gothique élevant sa croix d'or,
Et l'horizon immense et le ciel, puis encor,
Avec ses frais brouillards mêlés aux vapeurs chaudes,
La mer, la mer, au loin, roulant ses émeraudes.

Or, tandis que les yeux s'étonnent, éblouis,
Les airs sont traversés par des bruits inouïs;
Tout ce peuple va, vient, se presse, se balance
Et se tait. Au milieu de ce morne silence
Que rompt l'Océan, seul, de ses sourdes rumeurs,
Gémissent, par instants, de lugubres clameurs
Qui montent de l'église et passent sur les tentes
Dans un éclat confus de voix intermittentes,
De plaintes, de sanglots, de cris désespérés
Se modulant ainsi que des psaumes sacrés.
La foule reste sourde et grave et sans murmure.

Dès que le chemin noir, sous l'arc de sa ramure,
Découvre ce tableau singulier et charmant
Mêlé de calme étrange et de fourmillement,
Comme à travers le cadre obscur d'une fenêtre,
L'esprit reste hésitant; mais bientôt il pénètre
Ces groupes si divers dans leur grande unité.
Chaque village amène une variété.
Paysan ou marin, chacun porte sa marque,

Celui dont la charrue et celui dont la barque
Dans la glèbe ou la mer ont creusé leur sillon.
Les reins ceints d'une écharpe à l'ardent vermillon,
Teint bronzé, béret rouge ou bleu, mouvements prestes,
Tel le marin; tandis que, plus sobre de gestes,
Ses traits durs qu'obscurcit une sombre pâleur
Exprimant à la fois la crainte et la valeur,
Haut de taille, courbé sous sa longue encolure,
Laissant flotter au vent sa grande chevelure,
Le paysan muet et jamais ne riant,
Ainsi que ses aïeux venus de l'Orient,
A la veste et le grand bragou-braz. La coutume
Impose à chaque bourg la couleur du costume.
Qu'il habite la ville ou le lointain manoir,
L'homme de Châteaulin est entièrement noir.
Les vestes, les gilets bleus brodés aux coutures
Désignent Plonevez qui porte des ceintures
De cuir piqué de clous dessinant des cœurs d'or,
Et fait luire, pareils aux sequins d'un trésor,
Ses boutons de métal se touchant à la file.
Quéméneven, gros bourg nomade et mercantile,
Lance des colporteurs, beaux hommes dont pas un
N'oserait se montrer, sinon vêtu de brun.
Pont-l'Abbé, défiant le rire des athées,
Orne comme un autel ses vestes écourtées
Et d'un beau fil de soie, ingénieusement,
Au milieu de leur dos brode un Saint-Sacrement.

Venus de tous les points de l'âpre Finistère,
Entremêlant leurs traits, leurs mœurs, leur caractère,
Voici Roscoff, Kemper, Concarneau, Locronan
Qui vante son grand porche au vieux style roman,
Et prend son nom du saint endormi dans l'église
Qu'on aperçoit de loin sur sa montagne grise;
Puis Plomodiern, Kerlas, Lejug et Pouldergat,
Comfort au beau calvaire et Saint-Jean, Lannergat
Qui naît, grandit et meurt sous ses chênes antiques,

Et Penmarc'h qui, du pied des ruines gothiques,
De sa plaine autrefois florissante cité,
Regarde avec horreur l'Océan irrité
Sur sa barre d'écueils rebondir en spirales,
Et surgir les débris sombres des cathédrales
Comme de noirs vaisseaux dans une mer de blés;
Puis, dans la lande immense au hasard assemblés,
Ploaré dont les gars aiment les couleurs vives,
Kermenhir, Ménez-c'-hom, Pouldahut dont les rives
Ont vu jadis tomber la fille de Gradlon,
Et Poullan qui nourrit le plus bel étalon,
Tréfentec conservant un mur d'Is dans sa dune,
Et Crozon isolé sur sa falaise brune,
Et Locmariaker à l'immense menhir;
Kérity que demain les flots vont envahir,
Qui vainement élève une digue fragile
Dont l'âcre mer dévore incessamment l'argile,
Et qui, les pieds perdus dans les sables mouvants,
Pousse des cris d'effroi que dispersent les vents;
Et l'obscur Kerghéré qui rêve sous les branches;
Puis Douarnenez qui voit s'enfler ses voiles blanches,
Dont les femmes s'en vont, superbes, d'un pas sûr,
Tremper leur jupon bleu dans le golfe d'azur,
Qui contemple dans l'or les montagnes lointaines,
Au murmure discret de ses claires fontaines,
Et qui, la nuit, livrant aux flots ses mariniers,
S'endort paisiblement sous les hauts marronniers.

Par les chemins divers, par le fauve rivage,
Par la dune mouvante et que le vent ravage,
Où l'herbe grêle croît plus roide que le crin,
Chaque minute amène un nouveau pèlerin.
Parfois ce sont, ainsi qu'aux sauvages savanes,
Des profils sinueux de longues caravanes,
Rubans bariolés où flottent des points blancs.
Des chevaux en sueur et qui saignent aux flancs,
Dans de pauvres harnais rattachés d'une corde,

Tirent violemment, sous le faix qui déborde,
Des chars lourds et criant sur leurs essieux massifs;
De la veille arrivés, hennissants et lascifs,
D'autres, frais, reposés, à la croupe superbe,
De l'air plein les naseaux, bondissent parmi l'herbe.
Tels que des combattants tombés sur les remparts,
Semant la dune au loin de leurs groupes épars,
Dorment des pèlerins que la fatigue accable.

Cependant, sous l'auvent du clocher, le grand câble
S'agite; tout à coup les airs retentissants
Vibrent et vont porter en orbes frémissants
Dans l'espace, la voix pieuse de la cloche.
Signal et bienvenue : une paroisse approche;
La tour lui jette ainsi son éclatant salut :
Usage fraternel et touchant qui n'exclut
De cet accueil pas même une pauvre bourgade.
Et puis c'est la rencontre et l'antique accolade
Qui fait s'entrechoquer la bannière et la croix.
La paroisse qui vient est celle de Pont-Croix.
Son étendard au vent joyeux flotte et palpite;
Le cortège pieux passe et se précipite
Dans la foule qu'il fend, il s'y mêle un moment,
Il porte son offrande au divin monument;
Et fifres et tambours, musettes ingénues
Se font entendre encor lorsque les têtes nues
Reparaissent plus loin et montent au portail.

L'église, dont reluit vaguement le vitrail,
Est voilée à demi par les branches difformes
Et sous l'ombrage épais et noir d'un massif d'ormes.
Ces arbres, que les vents de mer ont contournés,
Semblent tendre des bras aux groupes prosternés
Qui cherchent leur abri propice à la prière.
C'est un lambeau de nuit dans l'immense lumière,
D'où, s'élançant au ciel calme qui la bénit,
Émerge en plein soleil la flèche de granit.

Autour de ce massif court un long mur d'enceinte
Très bas, ne cachant pas l'image de la sainte
Aïeule de Jésus, qu'en ces lieux on élut
Patronne, sous le nom d'Anne de la Palud.
Devant l'église, il laisse une assez large place
Aux fidèles, tandis que derrière il l'enlace
De plus près, n'enfermant là qu'un sombre couloir
Où la pierre verdit et se tache de noir.
En ce jour de pardon, c'est un cloaque immonde
Où grouillent, dans un tas couvert de hideur blonde
Ces monstres grimaçants à genoux, étendus
Ou debout, au terrain argileux confondus,
Qui machinalement branlent des fronts arides
Où le vice brutal creuse d'infâmes rides;
Sordides, inouïs de forme et de couleur,
Étalant çà et là, dans le blême pâleur,
Un membre violet et son ulcère rouge;
Fouillis ignoble, infect, où tout se gratte et bouge.
De là part le concert des lamentables voix,
Et l'horrible saisit tous les sens à la fois;
C'est l'épouvantement effaré qui fascine.
Jésus croirait revoir les bords de la piscine,
Lorsqu'à Jérusalem, au milieu des Hébreux,
Ses doigts divins touchaient l'aveugle et le lépreux.
C'est la même fureur de cris que rien ne lasse,
C'est le même haillon sur la même paillasse.
Des tissus innommés, des lambeaux inconnus
Drapent piteusement des torses demi-nus,
Injuriant le jour honteux. Ces chairs infâmes
Appartiennent parfois, ô pudeur ! à des femmes.
Et le cœur défaillant se lève de dégoût.
Sur un grabat puant qui traîne dans l'égout,
(L'art peut-il s'abaisser jusqu'à l'ignominie !)
Avec quel naturel ils râlent l'agonie,
Ces enfants à l'œil cave et dont le front flétri
Disparaît à moitié sous un bandeau pourri !
Est-ce un homme, là-bas, qui hurle avec emphase

Et dans un rythme égal toujours la même phrase,
Et qui, dans un burlesque et tragique maintien,
Fait trembler dans le foin ses tibias de chien,
Tandis qu'avec fureur il agite ses hanches ?
Ramassé sur lui-même, un autre entre des planches,
Dans une caisse étroite et longue de trois pieds,
Ne fait plus qu'un paquet de ses membres ployés,
Et son museau plaintif idiotement beugle.
O dégradation ! Cependant un aveugle
Vers l'immonde réduit s'avance d'un pas lent;
Il arrive, il tâtonne, et puis, s'agenouillant,
Il entonne son chant d'une voix haute et claire.
Au milieu de ce monde abject, patibulaire,
Et qui ferait paraître un Callot trop réel,
Il semble détaché d'un mur de Raphaël.
Le soleil a longtemps mordu sa face pâle
Et bruni ses grands traits aux chaleurs de son hâle.
Sa large lèvre s'ouvre et tremble de ferveur,
Et, comme si ses cris appelaient le Sauveur,
Le spectateur ému se transporte en idée
Sur les bords du Jourdain, dans les champs de Judée.
Oui, véritablement Jésus connut ce gueux.
Il tend le bras, se plie et se dresse fougueux;
Dans sa nuit éternelle un éclair l'électrise,
Et son front s'illumine, et sur sa veste grise
Flottent des cheveux longs et plus noirs qu'un corbeau.
Certes, ce mendiant est consolant et beau;
Qui sait si notre ciel n'est pas terne et livide
A côté des clartés qu'entrevoit son œil vide.

Lorsque les pèlerins accourus au pardon
Aux pieds vénérés d'Anne ont déposé leur don,
Et prié longuement à genoux sur la dalle,
Quittant l'église, allant à travers le dédale
Que font les carrefours bizarres, variés,
De deux cents pavillons au hasard déployés,
Ils conduisent leurs pas vers la sainte fontaine.
C'est un monument simple et de date incertaine,
En tout temps visité par un nombreux concours
D'infirmes implorant son tout puissant secours,
Et buvant, pleins de foi, ses eaux miraculeuses;
Et c'est pour attester ses cures merveilleuses,
Que l'église s'emplit tous les jours d'ex-voto.

Construite sur le bord de l'aride plateau,
Elle épanche son eau qui serpente, s'égare,
Se repose plus bas, dormant dans une mare,
Et puis s'écoule enfin en un étroit ruisseau.
L'amer cresson, l'iris, la menthe et le roseau,
Familièrement, sous les yeux de sainte Anne,
Trempent dans son limon leur racine profane.
Des femmes, écartant leur raide vêtement,
Répandent à plein bol, audacieusement,
Donnant de leur foi vive une preuve éclatante,
Le liquide glacé sur leur chair haletante;
D'autres, pieusement, en priant font le tour
De la fontaine, et vont, touchant gage d'amour,
Porter un long baiser sur la bouche grossière
De la sainte sculptée en sa niche de pierre.

Or, tandis que Pont-Croix vient de quitter l'autel,
Sur la haute falaise apparaît Plougastel.
Son long profil mouvant ondule sur le vide,
Agitant dans l'air bleu, d'une fraîcheur humide,
Essaim de papillons ou de vivantes fleurs,
L'ensemble éblouissant de ses vives couleurs
Où l'ardent vermillon, de sa teinte si chaude,

Auprès des violets va heurter l'émeraude,
Où le jaune-citron, l'orangé, l'incarnat,
Le lilas, l'outremer, l'azur et le grenat,
Tous les tons violents, toutes les notes franches
Éclatent au milieu des grandes masses blanches.
A leur mâle rudesse ils joignent, ces pêcheurs,
Tout un printemps joyeux de brillantes fraîcheurs.
En sueur, fatigué, leur cortège s'approche
De la lande et descend l'escarpement de roche.
Ils sont venus pieds nus, foulant le sable amer,
Suivant la plage blonde aux heures où la mer
Loin des bords délaissés roule ses lames bleues.
Or, Plougastel est loin : ils ont fait quinze lieues.
Et cependant leurs pas sont solides et sûrs,
Et c'est résolûment qu'ils enjambent les murs
Qui, partout, divisant par carrés la campagne,
Font un vaste échiquier de toute la Bretagne.
Voici la lande sainte : ils tombent à genoux;
Ils découvrent leur tête aux épais cheveux roux,
Gris ou noirs; sous le bras tenant leur bonnet rouge
Qui, sous l'effort du vent, sans cesse flotte et bouge,
Ils récitent tout bas quelque pieux verset.
Les femmes, inclinant leur front vers le corset,
Serrant leurs beaux enfants aux béguins de peluche,
Redressent leur coiffure en huppe de perruche.
Leurs doigts, habitués à tourner le fuseau,
Tiennent un long bâton d'érable ou de roseau.
Avec leurs vêtements dont la blancheur éclate,
Leurs reins étroits, qu'entoure une écharpe écarlate,
Leurs bonnets empruntés aux vieux Napolitains,
Leurs traits accentués, bruns, fermes et hautains,
Leur dos large et puissant, leurs grandes attitudes,
Ces pêcheurs font rêver aux chaudes latitudes
Où l'homme, sous les feux d'un éternel été,
Errant dans le soleil et dans la liberté,
Conserve en sa splendeur sa noblesse native.

Mais tout à coup, voici qu'à la foule attentive
Dont les yeux sont tournés vers le temple ogival,
La cloche de nouveau jette son clair signal.
Chaque groupe s'ébranle à l'appel de la Sainte;
Tous vont, silencieux, à pas lents vers l'enceinte.
C'est la prière, et puis c'est la procession;
Tous les cœurs sont saisis d'ardente émotion.

IV

Vous revivez, parfums de la simple croyance,
Rayons miraculeux, séraphiques essaims
Ouvrant des ailes d'or, planant auprès des saints,
Vierges peuplant l'éden de la première enfance !

O doux printemps du cœur tout à coup renaissant !
Que n'es-tu là, Memling, l'illuminé de Bruge ?
Quand ton âme éclairait le cloître, ton refuge,
Elle n'entrevit rien qui fût plus ravissant.

Memling, c'est jusqu'à toi que mon esprit recule :
Voici ton Jean, ta Marthe et ton blanc paradis,
Et tes vieillards pensifs aux doigts longs et raidis :
Ici respire encor ton idéale Ursule.

L'éblouissante enceinte est comme un champ de fleurs,
Bleu, jaune, rouge et noir, constellé de paillettes;
Les coiffes s'inclinant sont de fraîches œillettes
Qui mêlent leur tendresse aux puissantes couleurs.

Éclatantes ardeurs près des blancheurs d'hostie,
Idéal ineffable, incolore ou vibrant,
Ascétique pâleur d'un zèle dévorant,
Extase, volupté des élus pressentie !

Attachantes laideurs, grêles difformités
D'où semble s'échapper comme une flamme pure,
Hennins brodés d'argent, humbles robes de bure,
Béguins sous les bonnets avec grâce ajustés,

Rubans souples, paillons, tulles, blondes légères,
Gorgerins émaillés, chanvre, soie et velours,
Mantes aux larges plis, mitres aux fiers contours,
Ceintures de brocart, coiffes des monastères,

Longs tabliers fleuris, jupons rayés d'argent,
Draps rouges sous les blancs faisant des tons d'aurore,
Corsages allongés d'où vous montez encore,
Cols frêles aux croix d'or de la fraise émergeant,

Tout est là ! vieil Holbein, ces femmes sont tes vierges,
Et les vôtres aussi, barbares artisans,
Par qui le bois taillé pour de lourds paysans
Se transfigure encore au feu tremblant des cierges.

Et les groupes pieux vers la Divinité,
Dans un muet concert exhalent leur prière,
Et la ferveur planant sur l'assemblée entière
Met sur ces fronts divers sa céleste unité.

Frêle, d'une pâleur de cire,
Un ange ouvre un œil noir, rêveur;
Sa coiffe qu'une épingle étire
L'enveloppe de sa blancheur,
Et le linge léger qui bouge
Laisse voir l'ardent bandeau rouge
Entourant son front ravissant ;
C'est, sur un lys éblouissant,
Comme une sanglante nervure ;
Elle a dans sa petite main
Un gros paroissien romain ;
Je l'ai vue en miniature
Sur un antique parchemin.

Et, plus loin, cette fille étrange
Aux yeux clairs, au front imposant,
On la dirait par Michel-Ange
Pétrie en un marbre puissant ;
Beauté superbe et sans culture,
Farouche enfant de la nature,
D'où te vient cette fauve ardeur,
Cet air sacré, cette verdeur,
Ce charme immense en ta rudesse ?
Sous ta croix, en vain tu voudrais,
Muette vierge des forêts,
Cacher ton sang de druidesse :
Le vieux dolmen dit tes secrets.

Des hommes prosternés sont le long de l'église,
Le front dans les deux mains, immobiles, sans voix;
Le corps raide, à genoux, d'autres, les bras en croix,
Ont appuyé leur front à la muraille grise.

Comme un concert d'en haut, dans les arbres, frémit
L'orgue saint traversant les murs épais du temple,
Et, le regard levé, cherchant le ciel, contemple
Au clocher la gargouille horrible qui gémit;

L'évêque de granit qui bénit de sa crosse,
Ou les pigeons d'azur qui volent indolents;
Puis, s'abaissant, il voit, sur leurs genoux sanglants,
Des femmes se traîner dans leur ferveur féroce,

Le soleil brille encor, mais le ciel s'est couvert.
Sous les nuages noirs de vigoureuses ombres
S'allongent; des éclairs heurtent de grands trous sombres,
Les arbres aigrement exaspèrent leur vert.

Tout à coup le tambour retentit dans l'église;
Subitement la cloche agite son battant;
Toute la foule alors se lève au même instant,
Ainsi que font les blés lorsqu'a passé la brise.

Les coiffes, les rubans de fleurs d'argent semés
Se serrent, ménageant un passage au cortège.
O blancheur ! ce n'est plus qu'un vaste champ de neige,
Où les cierges ardents vibrent, tous allumés.

Les nuages, au ciel, ont étendu leurs voiles.
L'ombre sévère épand son calme et sa fraîcheur ;
Un mystère idéal adoucit la blancheur ;
Dans les groupes émus scintillent des étoiles.

Des visages d'élus flottent mystiquement
Dans une onde enflammée : ineffable poème
Qui fait croire que Dieu, dans son amour suprême,
Sur son humble troupeau verse le firmament.

Dans l'immense blancheur où par endroits un rouge
Saigne, s'est apaisé jusqu'au moindre remous :
Hors l'effluve aux légers tourbillonnements roux
Et les feux crépitants des cierges, rien ne bouge.

Le fifre dans la nef jette des sons stridents,
Et le silence, ici, gagne jusqu'à la lèvre
Qui prie; et tous les yeux ont l'éclat de la fièvre,
Et vers le porche, tous, ils se tournent, ardents.

V

La cloche de nouveau plaintivement résonne ;
Puis à la foule qui d'un saint effroi frissonne,
Apparaît tout d'abord comme un épouvantail
Le premier étendard s'abaissant au portail :
Il est barbare, étrange en sa laideur sauvage ;
L'aïeul qui l'a connu ne savait pas son âge.
Sur son velours pelé qui jadis était noir,
S'étire un grand Christ blanc, squelette horrible à voir,
Dont la tête de mort affreusement grimace.
Autour du Dieu sanglant et farouche s'enlace
Une riche guirlande aux fleurs d'or et d'argent,

Et ce luxe le rend encor plus affligeant,
Car il montre, poussé jusqu'à son paroxysme,
Le mépris de la chair du vieux catholicisme.
De pesants étendards suivent. Le cintre est bas
Et veut qu'on les incline. Il faut de rudes bras
Pour les tenir ainsi penchés dans l'air qui vibre.
Par un vaillant effort conservant l'équilibre,
Chaque porteur déploie un hardi mouvement :
On croit qu'il va tomber; il chancelle un moment,
Et son corps contracté se renverse en arrière;
Il court et brusquement relève la bannière.
Puis marche un peloton de dévots pénitents
Au front pâle, amaigris, dont les yeux repentants
Laissent étinceler le feu qui les consume.
La ferveur, chez les uns, se revêt d'amertume
Et chez les autres prend un saint rayonnement.
Des groupes vont, pieds nus, n'ayant pour vêtement
Qu'un large bragou-braz, une grosse chemise
Et leurs cheveux flottants qu'entremêle la brise.
Le fanatisme en proie à l'âcre repentir
Frémit sous l'attitude et les traits d'un martyr;
Près de la foi farouche une extatique ivresse
S'élève dans un chant de céleste allégresse;
Parfois, comme jadis dans les auto-da-fé,
Trébuchent, un sanglot dans la gorge étouffé
Par un spasme qui fait pendre et trembler leur lèvre,
Des cadavres vivants que soutiennent la fièvre
Et la peur de l'enfer; dans leurs yeux de vieillard,
Une braise s'éteint dans un terne brouillard.
Ils vont, branlant des fronts si mornes, si livides,
Qu'on croit que c'est le jour qui blêmit. Dans les vides
Les flambeaux rayonnants éparpillent leurs feux.
Le flot s'écoule encor; les tambours belliqueux
Et le fifre criard dans les airs retentissent,
Tandis qu'avec fureur les trois cloches bondissent;
Car la Bretagne mêle, en ses pieux élans,
Les hymnes du Seigneur et les cris des chouans.

Il défile longtemps cet austère cortège
Dont le sombre ruban contraste avec la neige
Que les coiffes sans nombre étendent alentour;
Et le fauve chouan, au type de vautour,
Détache son profil, aux ténébreuses teintes,
Sur ce fond inouï, fait de blancheurs éteintes
Et de feux étoilés qu'on croit tombés du ciel,
Et plus d'un ange pur, presque immatériel,
Mêle son front charmant, dans le groupe des vierges,
Aux constellations de ces flammes de cierges.

Le peuple ayant suivi le clergé, seuls, les gueux
Demeurés dans l'enclos se livrent à leurs jeux.
C'est alors que s'ébat tout cet horrible monde.
Le haillon retombé couvre la plaie immonde.
Ils grouillent confondant leurs rires détendus;
Le public est plus loin, les cris seraient perdus.
L'homme aux pattes de chien, qui grelottait naguère,
Par ses lazzis égaie un convulsionnaire,
Et les enfants mourants ont quitté leurs grabats;
Leurs fronts encor bandés, ils prennent leurs ébats :
Ces singes dont les dents claquaient si bien la fièvre
Ont repris, tout à coup, l'agilité du lièvre.
Un aveugle, plus loin, qui compte son argent,
Jette sur sa sébile un œil fort diligent;
Et le paquet humain, qui, d'une caisse étroite,
Poussait de si grands cris, est sorti de sa boîte;
Grandissant, tout à coup, de taille et d'impudeur,
Il s'étale au grand jour dans toute sa hideur.

Mais la procession, par la dune sauvage,
En sa noble lenteur, marchant vers le rivage,
Sur le fond infini de l'espace azuré,
Déroule longuement son ruban diapré,
Et tandis que la mer roule, se lève et lutte,
Que sa lame se dresse et retombe en volute,
Secouant, au milieu des accords assourdis,

Les perles et les ors de son frais paradis,
Le cortège plus sombre oppose ses ténèbres
Aux éblouissements ; et les tambours funèbres,
Le fifre exaspéré, les longs roulements sourds
Et les sons suraigus, frappant les rochers lourds,
Éveillent des échos sublimement étranges,
Hurlements de damnés heurtant le cœur des anges.
La rafale marine éparpille en sanglots
Les chants sacrés qui vont se briser sur les flots;
Et le croyant qu'égare un vertige mystique,
Dans la voix de la mer pense entendre un cantique ;
Et le vent ne sait pas s'il emporte au désert
Le bruit de l'Océan ou le pieux concert.
Est-ce l'oiseau divin qui voltige en silence
Ou bien le goëland que la brise balance ?
L'haleine de l'encens, dans le brouillard amer,
Mêle un parfum céleste aux senteurs de la mer,
Unissant sa blancheur idéale qui fume
A la blancheur sauvage et vierge de l'écume.
L'âme humaine se livre à l'extase, et le Dieu
Passe tranquillement sur l'abîme du bleu.

Mais, au portail, la foule enfiévrée et crédule
Laisse éclater l'ardeur farouche qui la brûle.
Chacun bondit dans un élan désespéré
Pour entrer le premier sous le porche sacré.
Poussé par l'ouragan des ferveurs frénétiques,
Un flot vertigineux de têtes ascétiques
Aux sourcils tourmentés, blêmes, les yeux hagards,
Se précipite au seuil; tandis que deux grands gars,
Aux côtés du portail, solides comme Hercule,
Étouffant sous l'effort du flot qui les accule,
Résistent cependant en s'arc-boutant au mur;
Et fermes, sous l'ogive, élèvent d'un bras sûr,
Au-dessus de ce peuple en délire qui passe,
Comme pour le bénir, la vénérable châsse
Qui, pour braver l'ardent toucher de mille mains,
Prête à ces vaillants gars des muscles surhumains.

VI

Par les vents de la mer balayés, les nuages
Se traînent au lointain sur d'autres paysages;
Le soir limpide et clair, ouvrant tout son trésor,
Épanche ici partout ses avalanches d'or.
Les pèlerins muets errent parmi les dunes,
Opposant, çà et là, taches noires ou brunes,
Au sable éblouissant leurs groupes dispersés.
Léger voile flottant sur les rocs hérissés,
S'élevant de la mer, une buée humide,
Monte veiner le pâle azur, marbre fluide :
Le soleil éclatant de ses plus rouges feux,
Y plonge lentement son disque lumineux,
Œil de flamme qu'entoure une sanglante brume.
Après avoir jeté, dans les flocons d'écume,
A la crête des flots, qu'il revêt de corail,
Comme un dernier regard empourpré de vitrail,
Il s'éteint. Mais bientôt le brouillard s'accumule,
Et tandis que la mer, dans le blond crépuscule,

Exhale son plaintif et sourd gémissement,
Que l'étoile déjà scintille doucement,
Qu'encor les goëlands se mouillent à l'ondée
Des lames déferlant sur la plage ridée,
Dans le rayonnement suprême où meurt le jour,
Le camp sur le ciel gris trace un vague contour.
L'effet est ravissant. Toutes les tentes fument :
Des groupes noirs auprès des foyers qui s'allument
Se meuvent comme autour de vrais soleils couchants,
Et dans l'air rafraîchi s'entre-croisent des chants.
Des collines, au loin, nouvellement sortie,
La lune monte au ciel comme une blanche hostie ;
Dans les tentes alors les groupes vont s'asseoir,
Les femmes ont servi l'humble repas du soir,
Et rempli jusqu'aux bords les écuelles d'argile;
Et de hardis enfants, dans un transport agile,
Au-dessus des foyers, un éclair dans les yeux,
Sautent, trouant la flamme avec des bonds joyeux.
Plus loin un vieillard dit une antique légende.
Aux dernières lueurs qui tremblent sur la lande;
Jetant des sons vibrants, ravissant à la fois
Les yeux par sa beauté, l'oreille par sa voix,
Ici, le galbe empreint d'une grâce touchante
Dans un groupe attentif une fillette chante :

« Un petit sentier conduit du manoir,
Du manoir antique à notre village,
Un sentier tout blanc. Au bord on peut voir
Un petit buisson d'épine sauvage,
Un buisson charmant, au tendre feuillage
Et couvert de fleurs que désire avoir
L'enfant du vieux manoir.

« Ah ! si j'étais fleur d'aubépine,
Sa main blanche me cueillerait
Et sur son cœur me poserait
Sa petite main blanche et fine
Comme la fleur de l'aubépine.

« Quand le froid hiver entre à la maison,
Il va loin de nous avec l'hirondelle,
Il part quand se tait la douce chanson.
Il va vers la France… et revient fidèle
Sitôt que renaît la belle saison,
Qu'on chante à la maison.

« Quand chantent les douces fauvettes,
Petits linots et gais pinsons,
On voit venir à nos pardons
Le bel enfant avec les fêtes;
Que j'aime linots et fauvettes !

« Chez nous je voudrais ne voir que beaux jours,
Que fêtes, que fleurs au long de l'année;
Et que voltiger, par ici, toujours,
Voltiger au soir, dans la matinée,
L'hirondelle au bout de ma cheminée;
Ah ! que je voudrais dans les alentours,
La voir, la voir toujours ! »
VII

Le camp sur chaque tente a refermé ses toiles,
Puis il s'est endormi sous des milliers d'étoiles.
L'œil cherche à deviner ses contours incertains;
Depuis longtemps déjà les foyers sont éteints.
Une brise soufflant des landes embaumées
Eut bientôt dissipé le reste des fumées
Qu'un instant on a vu, tourbillonnant dans l'air,
S'accrocher aux buissons, s'abattre sur la mer.
Maintenant tout repose. Au milieu du silence,
De la côte pourtant une rumeur s'élance,
A temps égaux, lugubre et sublime à la fois :
L'Océan veille encore, et c'est sa grande voix.

Mais, insensiblement, sur la calme vallée
S'étend une blancheur en nappe déroulée,
Inégale et qui semble une immense toison;
Et faiblement, alors, sur le frais horizon
Où tremble, encor douteuse, une lueur d'opale,
La tour de Locronan blanchit à l'aube pâle.
Puis bientôt dans le jour indécis, vaguement,
Sur un des points du camp s'indique un mouvement;
Secouant le sommeil, la vie y recommence.
Divin réveil ! Voilà que lent, grave, en cadence,
Avec ses deux cents voix, un chant religieux
Emplit tout le désert d'accords harmonieux.
L'aube aux pieux rayons monte, et sur la bruyère
Plougastel à genoux exhale sa prière.
Oui, ce sont ses enfants, ses nobles matelots.
L'Éternel les bénit, car allumant les flots,
Le soleil qui se lève en une gloire immense
Baigne ces pauvres gens de sa magnificence.